

laborateurs est susceptible d'être augmenté comme nous le prouvent les travaux quo nous sommes forcés de refuser, enfin par le désir quo nous avons de marcher de l'avant. Dix pages, nous dira-t on, c'est bien peu pour combler pareille lacune ; mais un abonnement de trois piastres par an c'est bien peu pour faire davantage. En consultant nos livres, nous trouvons les noms d'une centaine de médecins canadiens français qui ont refusé le journal. Les embarras pécuniaires expliquent le refus de quelques-uns de ces confrères. Quant aux autres, les efforts quo nous faisons pour donner au journal une bonne valeur intrinsèque les décideront ils à prendre, dans leur propre intérêt scientifique, l'abonnement qu'ils nous ont refusé comme encouragement de notre travail ? Nous osons l'espérer ; en tout cas, nous leur avons fait un nouvel appel.

C'est un métier difficile que celui de plaire à tous ; quand on y viso, on n'arrive...qu'à plaire à personne. Plus d'une lettre rude, fortement épiceée, féroco même orne les archives de la rédaction ; qu'on n'aille pas croire que notre sérénité en soit troublée un instant ; il y a ce qu'on appelle la grâce d'état du journaliste, contre laquelle viennent se briser bien des petites tempêtes. Cela n'empêche pas que nous mettons tout le soin possible à épargner de pareils ennuis à nos abonnés et à nos correspondants. Par malheur il arrive de temps à autre qu'il nous est impossible de concéder assez pour empêcher l'abonné de renvoyer le journal. Nous faut-il donc répéter pour la centième fois que *l'Union Médicale* est une œuvre de dévouement qui a pour principe de verser à l'avoir scientifique de la profession l'avoir de sa caisse quand pareille chose existe. A ceux que notre travail n'a encore pu satisfaire nous demandons un peu d'encouragement pour une œuvre professionnelle et nationale, encouragement qui seul peut nous permettre d'indemniser l'abonné de sa bonne volonté et d'atteindre le but scientifique et patriotique qui a présidé à la fondation du journal.

L'imbroglio de Kingston.

La plupart de nos lecteurs savent déjà que la faculté de médecine de Kingston, Ontario, a été le théâtre d'un différend très grave entre les élèves des deux sexes que compte cette institution.

Voici les faits sommairement : Les élèves demoiselles, blessées de certaines remarques faites par un des professeurs au cours de sa leçon, se levèrent en masse et laissèrent la salle de lecture puis rédigèrent une pétition par laquelle elles demandaient la démission ou la destitution du professeur incriminé. De leur côté, messieurs les élèves firent une courte requête en faveur de celui-ci et de plus signifièrent aux autorités du collège qu'elles eussent à renvoyer de l'institution les personnes du sexe, et cela avant l'expiration de la vacance de Noël, a défaut de quoi eux-mêmes passeraient en corps dans une autre institution. N'ayant pas obtenu une réponse satisfaisante dans le délai voulu, ils se mirent en correspondance avec le Trinity College de Toronto et l'Université McGill de Montréal, ce qui ne fit qu'accroître le malentendu. Les choses en étaient là aux dernières nouvelles. McGill et le Toronto School of Medicine exigent des élèves des certificats en règle, tandis que le Trinity College est, dit-on, moins exigeant, et ne demande qu'un certificat de trois mois d'études médicales, afin d'empêcher les élèves de venir à Montréal.